

**Frans**

**HAVO & VHBO**

*teksten*

**Dinsdag 23 mei 1995**

**09.00–11.30 uur**

## Robert Doisneau par lui-même

A l'occasion de «Photofolie», la fête de la photo, le photographe Robert Doisneau, qui sort son dernier album, «Rue Jacques Prévert», raconte.<sup>1</sup>



**Figuur 1** Le baiser de l'Hôtel de Ville

- 1 1 «Mon père, qui travaillait dans le bâtiment, voulait que j'aie un métier sans risques, à  
2 l'intérieur. Pour lui, c'était la sécurité. J'avais appris un métier complètement dépassé  
3 à l'école Estienne: graveur. Qui pouvait gagner sa vie avec ça? L'école m'avait placé  
4 dans un vieil atelier du Marais, un truc misérable... C'était l'été. Il faisait une chaleur à  
5 crever. C'était lamentable, rempli d'alcooliques qui jouaient aux courses de chevaux. On  
6 imprimait des étiquettes de bouteille. C'était le désespoir. J'avais 17 ans. Je me disais:  
7 'Si la vie commence comme ça...' Heureusement, j'ai trouvé un autre travail avec des  
8 types jeunes et rigolos. On faisait des publicités pour les laboratoires pharmaceutiques.  
9 Un beau jour, le patron a eu l'idée d'utiliser des photos. Un des gars de l'atelier a installé  
10 un studio, où je travaillais aussi. J'y ai découvert un monde nouveau...  
2 11 Puis, le dimanche, j'ai commencé par photographier ma banlieue, la rue. Je n'osais pas  
12 photographier les gens. Je l'ai fait plus tard, à l'apparition du Rolleiflex. C'est un instru-  
13 ment qui permet de ne pas regarder les gens en face. N'importe quel dompteur d'animaux  
14 le dira: il ne faut jamais regarder l'animal dans les yeux. Les gens, c'est pareil. Si on les  
15 regarde en face, c'est comme une provocation. On crée un rapport de force. Avec le Rol-  
16 leiflex, quelle courtoisie, quelle humilité! Comme l'appareil se tient à la hauteur du ventre,  
17 on doit se courber pour regarder dans le viseur, comme par respect pour la personne  
18 photographiée. Ça change tout.  
3 19 Je ne montrais mes photos à personne, je les faisais pour moi. Après mon service militaire,  
20 je suis entré chez Renault. Je suis resté cinq ans. J'ai appris la photo industrielle. J'étais  
21 jeune marié, très amoureux de ma femme. J'avais un mal de chien à me lever le matin.  
22 J'ai fini par être mis à la porte pour retards répétés.  
4 23 Et puis je me suis lancé, je suis allé voir à l'agence Rapho. Et j'ai fait mes débuts comme  
24 photographe professionnel. Le patron m'avait donné deux sujets: la grotte des Eyzies et la  
25 descente de la Dordogne en canoë. C'était le début de l'été. On est parti, avec ma femme  
26 et des copains. Ça s'est mal passé. Mon appareil est tombé dans l'eau et comme c'était la

<sup>1</sup> Robert Doisneau is op 1 april 1994 overleden.

- 27 guerre, on m'a rappelé à Paris pour la mobilisation. Je suis parti comme soldat, dans les  
28 premiers.
- 5 29 Après la Libération j'ai ressorti mon appareil. Je me suis baladé dans les rues de Paris.  
30 Le bonheur. Le magazine américain *Life* a publié mes photos de la libération de Paris.  
31 J'avais fait très peu de photos pendant l'Occupation. J'évitais de me faire remarquer.  
32 Je fabriquais de faux papiers pour des copains juifs d'Europe centrale. Finalement, mon  
33 expérience de graveur m'a servi quand même.
- 6 34 J'ai recommencé à travailler pour l'agence Rapho. Je photographiais n'importe quoi, tout  
35 ce qu'on me demandait: vélos, mode, beauté. Et puis j'ai fait cette série sur les amoureux  
36 de Paris. . . C'était encore une commande de *Life*. Avec la fameuse photo «le baiser de  
37 l'Hôtel de Ville». Chaque fois, ou presque, qu'elle est publiée, on reçoit des lettres disant:  
38 'C'est moi, sur la photo, avec ce garçon. . .' C'est une histoire invraisemblable. Et elle  
39 continue, plus de quarante ans plus tard. Il y a même un couple d'imprimeurs d'Ivry qui  
40 fait profession d'être les amoureux de l'Hôtel de Ville. Mais c'était une photo posée. Je  
41 n'aurais jamais osé photographier des gens comme ça, car des amoureux qui s'embrassent  
42 dans la rue, ce sont rarement des couples légitimes, croyez-moi. J'ai fait des tas d'autres  
43 photos d'amoureux dans Paris, posées également. Mais celle-là est la seule à avoir cet  
44 effet-là.
- 7 45 Mes photos sont des autoportraits déguisés. C'est moi l'amoureux, là, devant l'Hôtel de  
46 Ville. C'est moi le mec en vacances avec sa canne à pêche. Je photographie toujours le  
47 même petit bonhomme, je le fais avec beaucoup de tendresse, de sympathie et de tolérance  
48 pour tous les défauts et les faiblesses qu'on peut avoir dans une ville. C'est moi, je suis  
49 comme ça. Et je ne photographie bien que les gens qui me ressemblent. Je suis un prototype  
50 du brave type.»

*d'après Cécile Thibaud, dans «Télérama» du 20 mai 1992*

## Yeux bleus interdits de vol

- 1 1 Les compagnies aériennes d'Extrême-Orient sont parties en guerre contre les lentilles de  
2 contact colorées que commençaient à porter leurs hôtesses de l'air. Singapore Airlines,  
3 Malaysia Airlines et Japan Airlines, pour ne citer qu'elles, ont interdit à leur personnel de  
4 cabine l'emploi de ce secours optique et artificiel qui permet d'avoir, à volonté, des yeux  
5 bleus ou verts.
- 2 6 Les plus hypocrites déclarent que lentille de contact augmente les risques d'infections  
7 oculaires qui pourraient retenir au sol des équipages entiers et désorganiser les vols des  
8 compagnies.
- 3 9 Les plus francs, les plus esthètes ou les plus commerciaux, comme M. Saïd Abdullah  
10 Hussein, responsable du personnel de cabine de Malaysia Airlines, reconnaissent que cette  
11 interdiction est motivée par le désir de ne pas choquer la clientèle. Une «créature de rêve»  
12 asiatique qui sert une coupe de champagne à 10 000 mètres d'altitude peut-elle faire des  
13 clins d'oeil d'azur? Evidemment pas! Le passager pourrait se croire transporté par un  
14 concurrent scandinave. . .

*«Le Monde» du 19 août 1989*

## Récit d'un rescapé

- 1 1 Aéroport Roissy–Charles de Gaulle, hier à 14h. Derrière la porte 34, d'où vont sortir les  
 2 passagers du vol 143 d'Air India, se trouve Jean–Christophe Lafaille. Enfin, Véronique n'a  
 3 plus que quelques secondes à patienter pour retrouver son mari, guide de haute montagne,  
 4 seul survivant du drame de l'Annapurna. Retrouvailles. Enfin réunis. Seuls. Ces quelques  
 5 instants leur appartiennent. Jean–Christophe est là, son bras en écharpe, le visage marqué  
 6 de son retour de l'enfer himalayen.
- 2 7 Pierre Béghin, ingénieur grenoblois, qui avait déjà fait l'ascension de cinq montagnes de  
 8 8 000 m est resté là–bas. Car Pierre, lui, a trouvé la mort, quelque part dans cette maudite  
 9 face sud de ce «8 000 m». Cette terrible image, celle de son ami qui part à la rencontre  
 10 de la «mort blanche», Jean–Christophe la gardera pour toujours. Dans son avion qui le  
 11 ramenait hier en France, il revoit mentalement les images de 16.
- 3 12 Après qu'il a retrouvé sa femme, Jean–Christophe raconte: «On est parti pour la montée  
 13 dans la nuit du 7 au 8 octobre. Mais le 9, le mauvais temps était là. C'était impossible de  
 14 continuer.» Les deux grimpeurs ont alors décidé 17. Après quelques mètres, ils doivent  
 15 placer un piton, dans un endroit difficile, à 7 200 m.
- 4 16 Le piton fixé et la corde attachée, Pierre Béghin laisse un sac à Jean–Christophe Lafaille  
 17 pour perdre 18. Sur une dizaine de mètres, tout va bien: la pente n'est pas si raide.  
 18 Mais, plus bas, Pierre arrive dans un couloir vertical. Tout son poids pèse sur le piton. Le  
 19 piton commence à bouger. De plus en plus. Et saute, sous les yeux de Jean–Christophe.  
 20 Pierre disparaît pour toujours, entraînant la corde avec lui dans sa chute de plus de  
 21 1000 mètres.
- 5 22 Jean–Christophe reste 19. Sans eau, sans nourriture, ou presque. Il ne dispose que d'un  
 23 bout de corde d'une vingtaine de mètres. C'est donc par petites longueurs de 10 mètres  
 24 qu'il commence sa terrible 20. Le lendemain à travers les nuages, des grimpeurs  
 25 slovènes l'aperçoivent vers 6 900 m. Ils 21 la situation, donnent l'alerte et deman-  
 26 dent des hélicoptères, sans fournir plus d'explications.
- 6 27 Là–haut, Jean–Christophe continue à descendre et approche du bivouac installé avec  
 28 Pierre quelques jours avant, à l'abri d'un rocher. «J'étais à 10 mètres du bivouac quand  
 29 une énorme pierre 22. J'ai pas eu le temps de la voir et elle m'a cassé le bras droit.  
 30 J'aurais pu la prendre en pleine tête, c'est fou! Elle aurait pu me tuer. Il me restait 10 m  
 31 à faire pour 23 et elle m'est tombée dessus. J'en avais assez.»
- 7 32 Pour lui, les deux derniers jours furent les plus durs, d'autant plus que les Slovènes, qu'il  
 33 savait proches, plus bas, 24 monter le chercher, à cause des chutes de pierres.
- 8 34 «Avec mon bras cassé, je suis redescendu jusqu'au camp de base, à 4100 m. J'en pouvais  
 35 plus. Je ne savais plus où j'étais. . . Le médecin des Slovènes m'a fait une piqûre de calmant.  
 36 Et on a attendu les secours. Un jour, un hélico s'est approché très près du camp. On  
 37 l'entendait, seulement. Il devait être à deux ou trois minutes. On s'est préparé pour sortir,  
 38 mais le bruit 25. . .» L'hélicoptère n'a pas pu atterrir à cause du mauvais temps. Il fallut  
 39 attendre dimanche pour ramener Jean–Christophe qui a annoncé la terrible nouvelle. . .
- 9 40 Après quoi tout est allé très vite puisque Jean–Christophe a pris l'avion le soir même pour  
 41 26, via Delhi où il a encore dû attendre une nuit.

10 42 A présent, à Gap, il ne restera plus au guide qu'à récupérer l'usage de son bras, avant  
 43 27 la montagne: le Mont-Blanc, l'Himalaya. C'est son métier, sa vie, sa passion. Avec  
 44 ses joies et avec ses risques.

*Alain Roux, dans «Le Dauphiné Libéré» du 21 octobre 1992*

## La femme est l'avenir du Japonais

1 1 Les femmes ont dix ou onze ans d'avance. C'est la conclusion des équipes de 2 sondeurs  
 2 d'opinion japonais. Depuis le début des enquêtes sur les valeurs des Japonais, dans les  
 3 années 60, les hommes ont toujours adopté avec retard l'opinion des femmes sur l'amour,  
 4 la famille, l'éducation des enfants. . .

2 5 Aujourd'hui comme hier, les destins respectifs des Japonais et des Japonaises ont peu  
 6 en commun. Enfermé dans le monde rigide de l'entreprise, le salarié moyen est victime  
 7 des exigences de sa fonction. A part les sorties avec les collègues, il ne semble s'intéresser  
 8 qu'aux résultats sportifs et aux *manga*, ces bandes dessinées plus ou moins pornogra-  
 9 phiques. Dans le métro ou le train qui l'amène à son boulot, il dort. Souvent, sa propre  
 10 femme le trouve grossier, sans esprit, presque pitoyable. Il y a vingt ans, le stéréotype  
 11 mâle, celui qui rentre à la maison en criant: «*Meshi! furo! neru!*» («Le repas! le bain! le  
 12 lit!»), faisait encore peur. Désormais, on le trouve ennuyeux.

3 13 Qu'elles travaillent ou qu'elles restent au foyer, les femmes au contraire cherchent le  
 14 développement intellectuel, physique. . . et matériel. Responsables de la totalité des fi-  
 15 nances du ménage, elles remettent au mari 15% de son salaire: le *kosukai*, l'argent de  
 16 poche pour ses dépenses personnelles. . . Prenant en charge l'éducation des enfants et  
 17 l'organisation de la vie familiale, elles trouvent encore le temps de militer dans des asso-  
 18 ciations de quartier, de sortir avec des copines, d'apprendre la danse moderne ou de jouer  
 19 au tennis de table. L'abondance les a sorties de leur rôle de femmes soumises, attendant  
 20 dans leur lointaine banlieue le retour tardif d'un mari épuisé. La «*kitchen drinker*» qui  
 21 boit à la maison pour chasser son ennui a laissé la place à la voyageuse partant à l'étranger  
 22 avec son club d'amies.

4 23 L'amour? Le plus souvent le mariage est arrangé par la famille. Les grands sentiments,  
 24 quand ils existent, sont l'affaire des célibataires. Ils seraient d'ailleurs difficiles à cultiver  
 25 dans le tout petit appartement que la famille partage avec la belle-mère. Du moment que  
 26 le mari n'a pas de petite amie, que les études des gosses se déroulent sans problèmes et que  
 27 la famille n'est pas endettée, une certaine forme de bonheur est atteinte. Au mieux, un  
 28 vague sentiment de tendresse, qui ne s'exprime jamais en public, peut naître. Au pis, une  
 29 indifférence totale domine. Les mariages d'amour et les divorces sont beaucoup plus rares  
 30 qu'en Occident, mais augmentent quand même. La plupart des rencontres entre futurs  
 31 époux sont encore «arrangées». Le principe de réalité est le suivant: les futurs maris  
 32 travaillant chez les grands noms de l'industrie sont ennuyeux, mais leur porte-monnaie  
 33 est toujours rempli. Beaucoup de femmes mettent donc l'argent en tête de liste des motifs  
 34 conduisant au choix d'un mari. La sécurité avant tout!

5 35 Le changement? Les étudiants sortent plus volontiers en bandes mixtes, et les jeunes  
 36 couples dînent une fois par semaine en tête à tête au restaurant. Le «grand amour»  
 37 importé d'Occident constitue un modèle romantique qui fait rêver les adolescents. Le début

38 d'un nouveau contrat amoureux? Peut-être. Jusqu'ici, pourtant, les jeunes, dont on a cru  
 39 qu'ils révolutionneraient la société japonaise, vivent en conformité avec le système. Les  
 40 jeunes femmes sortent toujours beaucoup plus tôt du bureau, et la tournée des bars  
 41 reste une habitude presque exclusivement masculine. Les occasions manquent pour se  
 42 rencontrer, pour discuter, pour échanger ses expériences, pour s'aimer. Toute passion  
 43 naissante est immédiatement noyée dans un océan de règles sociales. Les hommes et les  
 44 femmes vivent dans deux mondes différents.

6 45 Dix ans d'avance. Les femmes japonaises devront attendre le prochain millénaire pour que  
 46 les hommes aient aussi à la bouche un petit goût de liberté. Si la société et le travail le  
 47 permettent...

*Patrice Piquard, dans «L'événement du jeudi» du 6 au 12 août 1992*

## Une «sirène» à la maison

1 1 Lorsque Sirejudin, pêcheur indonésien, trouva l'informe animal dans son filet, la bête était  
 2 morte. Noyée emprisonnée dans les mailles de son filet. Il s'agissait d'une énorme femelle  
 3 dugong, ce mammifère marin très rare dont la taille peut dépasser 5 m.

2 4 Sirejudin n'eut pas le temps de se remettre de sa surprise qu'il apercevait un bébé dugong  
 5 nageant en cercle autour de son bateau. Le «petit animal» tentait de rejoindre le corps  
 6 sans vie de sa mère. Le pêcheur ne savait que faire. Trop de mystères entourent ces étranges  
 7 animaux dont on a tiré la légende des sirènes. C'est la première fois qu'il capturait un  
 8 dugong. Et puis il y avait ce petit, à quelques mètres, nageant dans sa direction, et dont  
 9 il voyait le désespoir. Durant quelques instants, Sirejudin hésita. Abandonner le filet?  
 10 S'enfuir? Mais la pitié prit le pas sur la peur. Le pêcheur hissa l'orphelin à son bateau.  
 11 Non sans difficulté. Le petit dugong mesurait déjà un bon mètre de long.

3 12 Cette scène se déroulait à quelques milles de la côte sud-ouest de l'Irian Jaya (la Nouvelle  
 13 Guinée), près de la petite ville de Fak Fak. C'était en juillet 1989. Depuis, l'existence de la  
 14 famille de Sirejudin en a été bouleversée. Bébé dugong, une fille, a été recueillie, adoptée.  
 15 Elle s'appelle Maya. Aujourd'hui, elle a plus de trois ans. Au début, Maya a été nourrie  
 16 au lait tiède. «Il nous a fallu beaucoup de patience, raconte Sirejudin, pour réussir à la  
 17 faire boire avec une cuillère à soupe.»

4 18 Les dugongs font partie de cet ordre de mammifères aquatiques presque disparu, nommés  
 19 siréniens. Ils ressemblent le plus aux éléphants de mer. Maya, comme les autres dugongs,  
 20 possède des dents en haut et en bas, dépourvues d'émail. Avec une paire d'incisives qui,  
 21 chez le mâle, peuvent atteindre 7 cm.

5 22 Maya s'est très vite, et heureusement, adaptée à son nouveau milieu, sa nouvelle famille.  
 23 Dans la journée, elle mange les herbes marines le long de la plage, attachée à une corde  
 24 de 50 m. Le soir, Sirejudin vient la chercher pour la rentrer chez lui. Avec toute la famille.  
 25 Dans la maison, ils sont quatre à la porter: elle pèse 250 kg. La femme de Sirejudin, Jena,  
 26 l'installe sur une natte, la tête posée sur un oreiller. Enfin, elle l'endort en la caressant.  
 27 Toutes ces attentions ne sont pas seulement inspirées par l'affection. Maya a de la valeur.  
 28 Ils doivent la protéger des chasseurs. La viande des dugongs est réputée. L'ivoire de leurs  
 29 dents sert à fabriquer des bijoux. Maya, «vache de mer», est précieuse.

- 6 30 Et, surtout, elle pleure. Non par tristesse, mais parce qu'elle a besoin (comme les tortues,  
31 par exemple) de sécréter un liquide, visqueux et salé, qui empêche que l'oeil devienne  
32 trop sec. La légende voudrait que les larmes de la sirène Maya aident les amours et les  
33 affaires. Ainsi la famille adoptive de Maya recueille-t-elle quotidiennement ses larmes à  
34 l'aide d'une petite cuillère. Cela donne jusqu'à quatre flacons par jour, vendus 40 dollars  
35 chacun. Maya a donc fait la fortune de la famille, qui l'aime et la protège comme il se  
36 doit. «Une princesse», dit Sirejudin.
- 7 37 Chaque pleine lune, Maya protège son entourage. Alors, Jena la parfume avec des pétales  
38 de fleur de jasmin et la caresse plus longuement qu'à l'ordinaire. La maison sera protégée  
39 contre l'infortune jusqu'à la prochaine pleine lune.
- 8 40 La famille de Sirejudin sait que, un jour, elle devra laisser sa princesse retourner  
41 définitivement à la mer, comme celle de la légende: parce que Maya ne pourra pas toujours  
42 vivre parmi eux. Elle approche de l'âge adulte. L'herbe marine de la plage commence à  
43 manquer. C'est d'ailleurs pourquoi il faut l'embarquer de plus en plus souvent à bord du  
44 bateau, afin qu'elle puisse plonger et manger les quelque 30 kg minimum de végétation  
45 marine dont elle a besoin pour s'alimenter normalement chaque jour.
- 9 46 Récemment, Sirejudin a reçu la visite d'officiers du département de la protection de la  
47 nature. Ils lui ont fermement conseillé de la relâcher pour rester conforme à la loi.
- 10 48 Jena caresse doucement la tête de Maya. «Les enfants finissent tous un jour par quitter  
49 la maison», dit-elle avec tristesse.

*Alain Compost, dans «Le Figaro Magazine» du 7 novembre 1992*

## L'espéranto hélas

- 1 1 Si nous parlions tous la même langue, nous nous comprendrions les uns les autres, et  
2 la paix universelle serait pour demain! Tel était le raisonnement du Polonais Ludwik  
3 Zamenhof (1859–1917), qui publia sous le pseudonyme de «Doktoro Esperanto» un livre  
4 intitulé *Lingvo internacia*, suivi par le manuel *Fundamento de esperanto*. La langue qu'il  
5 avait créée était simple et de bon goût. Tout y était logique. Les substantifs se terminaient  
6 tous par o, les adjectifs par a, les adverbes par e. Les verbes étaient invariables. Chaque  
7 mot se prononçait comme il s'écrivait. Tous ceux qui connaissaient une langue européenne  
8 pouvaient apprendre l'espéranto en moins d'un mois.
- 2 9 Le mouvement se répandit vite. On tint des congrès espérantistes où tout le monde parlait  
10 avec joie à tout le monde. Zamenhof lui-même traduisit en espéranto Hamlet et le Nouveau  
11 Testament. A ce jour, les éditions en espéranto, dans le monde entier, comprennent environ  
12 30 000 ouvrages. Mais les militants sont moins de 100 000. Leur symbole, l'étoile verte,  
13 est complètement ignoré. Le beau rêve s'est envolé. L'ambition universaliste est devenue  
14 une aimable bizarrerie. Comme l'indique le nom, tous les espoirs étaient pourtant permis.

*Pierre Enckell, dans «L'événement du jeudi», 19–25 novembre 1992*